

Comment au vestiaire demander son manteau puis recevoir son manteau sans qu'il se passe grand-chose entre

Yannick Ethier

Numéro 5, 2007

Pilules

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/793ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

1718-9578 (imprimé)

1920-7840 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ethier, Y. (2007). Comment au vestiaire demander son manteau puis recevoir son manteau sans qu'il se passe grand-chose entre. *Biscuit Chinois*, (5), 50–61.



Yannick Ethier

FABRIQUEZ VOUS-MÊMES VOTRE BIOGRAPHIE DE YANNICK ETHIER :

lieu et année de naissance :

- a) winnipeg, 1998 b) budapest, 1876 c) anjou, 1982
- d) los angeles, 1913

physionomie :

- a) myopie b) biceps fuselés c) cheveux gras d) cylindre monstrueux

psychologie :

- a) pessimiste b) imbécile c) indécis d) tendre

émotions :

- a) trisse b) apeuré c) en amour d) en colère

éducation :

- a) pré-maternelle b) primaire c) troisième secondaire d) wikipedia

profession :

- a) chanteur de charme b) poissonnier c) lutteur
- d) artiste-créateur post-postmoderne

prix :

- a) nobel b) métrostar c) joueur de hockey pee-wee le plus gentilhomme
- d) voyage à canun

mort :

- a) étouffement b) déboulement d'escaliers c) voiture piégée à kandahar
- d) suicide d'écrivain tourmenté

*comment au vestiaire demander
son manteau puis recevoir son manteau
sans qu'il se passe grand-chose entre*

a)

J'ÉTAIS DEVANT LE COMPTOIR DU VESTIAIRE à me demander si j'allais ou non m'y accouder avec désinvolture lorsque le préposé me demanda mon billet. Je farfouillai un peu dans mes poches, trouvai le bout de papier et le glissai directement dans sa main tendue. Il farfouilla un peu dans ses manteaux, trouva le mien et le glissa directement dans ma main tendue. Je hochai la tête imperceptiblement et filai comme une balle de revolver vers la porte, satisfait que l'affaire se soit conclue sans histoire; de toute façon, qu'aurait-il bien pu se passer d'autre alors que j'étais au vestiaire, que quelqu'un me le dise. Dans une telle situation, il ne faut pas s'attendre à grand-chose, comme à des intrigues, de l'action ou des rebondissements; il ne faut pas espérer voir les gros seins, les coups de foudre, les scènes érotiques, les explosions, le sang, les criminels, les mallettes pleines de liasses de billets, les bagarres, les revolveurs, les poursuites de voitures à toute vitesse, les accidents spectaculaires, les animaux exotiques féroces, les meurtres, les fusillades sur un train, les adieux déchirants, les héros remplis d'espoir à la fin, et autres dispositifs de même farine qui servent à attirer l'attention, émouvoir, choquer, captiver,

Tremblez devant Dieu, car il donne de gros coups de poing.

donner des sensations fortes, résoudre les situations, pour, au bout du compte, satisfaire. Non, non, j'avais demandé mon manteau, je l'avais reçu, c'est bien peu, mais tout est là, il n'y a rien d'autre. Je l'enfilai et sortis sous la pluie qui tombait comme ça ne se pouvait pas. Ça faisait comme des rideaux d'eau. J'entrepris d'attacher les boutons de mon manteau mais mon manteau avait maintenant une fermeture éclair, ce qui me fit m'interroger et me rendre compte que ce manteau n'était pas mon manteau. Il était assez semblable mais le bonhomme s'était manifestement trompé. J'emmerdai celui-ci dans ma tête, puis tournai mes talons, pénétrai de nouveau dans le bar et me dirigeai vers le vestiaire.

b)

J'étais devant le comptoir du vestiaire à me demander si j'allais ou non m'y accouder avec désinvolture lorsque j'entendis quelqu'un arriver à côté de moi et réclamer son manteau. Je me tournai vers la jolie voix et mon regard se posa directement sur le galbe d'une poitrine opulente qui s'échappait à moitié de son corsage ; la ligne médiane qui séparait les deux balles invitait à y plonger la main, ou autre chose, et c'est au cylindre que je pensais. Je reluquai la sublime inconnue de pied en cap, puis mes yeux rencontrèrent les siens et j'y plongeai de tout mon corps jusqu'à me lover dans le duvet de son âme, je parle métaphoriquement. Elle me dit qu'elle s'appelait Velda et qu'elle était enchantée, sur quoi mes genoux musclés flanchèrent presque. Je venais de tomber en amour avec elle et il y avait des années que je ne croyais plus cela possible, depuis la mort tragique de ma femme à la suite d'une longue maladie. Je lui dis mon nom et elle m'esquissa un sourire à déconter un buffle. Je lui dis qu'elle était de loin la plus jolie

femme à avoir volé mon tour au vestiaire. Elle rougit en inclinant le menton vers le bas et avoua que je lui plaisais énormément aussi avec mes biceps fuselés et mon air de mauvais garçon.

J'avais le cylindre comme de l'acier trempé, et je dis ça seulement parce que je ne sais pas ce qui existe de plus dur. Velda s'approcha de moi en roulant ses hanches et sa langue sur ses lèvres. J'avais complètement oublié de faire interchanger les manteaux mais je m'en foutais, car pour faire ce que j'avais en tête en regardant Velda, je n'avais pas besoin de manteau. Elle se dressa alors sur la pointe des pieds et me murmura une obscénité à l'oreille en pressant ses seins contre mes pectoraux. Mon cylindre faillit déchirer mon pantalon et jaillir tel un monstre marin, mais le tissu tint bon. Je capitulai et la saisis fermement par la taille, puis pressai ma bouche rude contre la sienne, tout en lui palpant les fesses. Elle enroula ses bras autour de mon cou et sa langue autour de la mienne alors que je sentais ses mamelons qui voulaient me perforer. Nous tournâmes alors au ralenti dans le faisceau d'un projecteur que je n'avais pas remarqué au-dessus de nous. Je n'avais jamais autant aimé une femme et ceux qui ne sont pas capables de comprendre ça sont des abrutis.

Je saisis Velda et la soulevai comme une plume, puis la portai jusque dans les chiottes, à côté du vestiaire. Ses longs cheveux blonds et bouclés me rentraient dans les oreilles et j'étais tellement pressé que je la lançai presque sur le comptoir près du lavabo. Elle devait avoir passablement hâte aussi car elle m'arracha des morceaux de chemise avant même que je puisse l'embrasser de nouveau, et les boutons qui avaient virevolté dans les airs n'eurent même pas le temps de retomber au sol qu'elle avait déjà le cylindre en bouche. Il ne fallut que quelques secondes avant qu'elle ne cesse de me ronger le rouleau et que j'éclabousse tout le miroir

jusqu'au plafond. Elle éclata de rire, m'embrassa comme si c'était la première fois et écrivit je t'aime sur le miroir avec son doigt. Puis elle souleva enfin sa jupe et j'enfournai le cylindre hardiment à l'endroit prévu. Velda émit un petit cri mais je ne savais pas si c'était à cause du membre qui lui martelait l'intérieur ou de mes grosses mains qui lui pétrissaient les seins. Je pistonais un peu vigoureusement mais on peut comprendre, et de toute façon elle était d'accord car elle acquiesçait sans cesse. Je convertis alors mon étreinte en un bombardement de caresses plus douces et incendiaires comme moi seul en suis capable. Velda criait comme une possédée et ça ne faisait que me revigorer les couilles. Puis vint le moment opportun et nous nous éclatâmes mutuellement l'un dans et l'un sur l'autre alors qu'elle me griffait les omoplates. Je me retirai et Velda se refit une beauté dans le miroir souillé, quoique ce ne devait jamais être nécessaire avec elle. Je la pris par la taille, lui murmurai que je l'aimais et nous sortîmes des chiottes.

La porte eut à peine le temps de se refermer derrière moi qu'une détonation assourdissante se fit entendre et je reçus un bras arraché derrière la tête. La bombe avait fait sauter une bonne partie du bar et il y avait du sang partout, en fontaine ou en flaques par terre, que le feu transformait en croûtes. Je venais à peine de reprendre mes esprits lorsque de l'épais nuage de fumée émergèrent quatre cambrioleurs qui couraient vers la sortie derrière moi. L'un d'eux trimballait une mallette noire qui devait être remplie de dollars prélevés dans la caisse du bar. Je saisis Velda dans mes bras, la passai par-dessus le comptoir du vestiaire et lui ordonnai de rester planquée jusqu'à ce que je lui dise le contraire. Les quatre truands s'approchaient de moi très vite et je me collai au mur, en faisant mine de les laisser passer ; puis, quand le dernier arriva à ma hauteur, j'éten-dis le bras et lui fit le coup de la corde à linge directement

dans la gorge. Il tomba lourdement sur le cul en crachant son sang et sa pomme d'Adam. Ses camarades jetèrent un coup d'œil derrière mais le laissèrent se débrouiller tout seul, quoiqu'il ne fût pas tout seul car j'étais en sa compagnie et ça comptait. Je le saisis par le collet et le soulevai de terre, puis lui réduisis les narines en purée avec quelques claques. Il se débattit du mieux qu'il put mais il n'avait pas mes biceps fuselés ; je lui assénai deux coups de poing dans le ventre pour le calmer, le pris par la gorge alors qu'il titubait et le catapultai dans le mur. Je lui demandai quel était le plan de ses petits copains mais il ne voulut pas répondre ; je ramassai donc des éclats de verre qui traînaient par terre, les lui mis dans la bouche et lui ordonnai de bien mâcher. Il avala le tout comme une bordée de pilules et je réitérai ma question. Il avait peine à respirer par le trou sanguinolant qui décorait sa figure, mais réussit tout de même à articuler que ses acolytes devaient déjà être bien loin dans leur camionnette bleue. Je le remerciai avec un coup de boule, saisis le revolver qu'il avait échappé et soulevai Velda par le bras pour l'entraîner à ma suite.

J'arrangeai notre sortie en fracassant presque la porte d'entrée avec mes jointures. On ne voyait pas grand-chose à cause des rideaux d'eau, mais j'aperçus tout de même une vieille Oldsmobile qui était en train de se stationner un peu plus loin sur le boulevard ; je m'y précipitai, Velda sur mes talons, et ouvris la portière du côté du conducteur. Le vieux bourgeois qui conduisait reçut un coup de pied au cul, mais dans la face, et il fut éjecté involontairement de son véhicule. Je m'assis au volant et Velda se glissa par la portière de l'autre côté ; elle semblait effrayée et je me sentis un peu coupable, mais mon regard plongea dans son décolleté et je repris toute mon ardeur. Je l'embrassai passionnément et, s'il n'y avait pas eu ces abrutis qui filaient avec les sous, je lui aurais encore fait voir le cylindre de près.

J'appuyai de toutes mes forces sur la pédale et la Oldsmobile bondit en avant telle une chèvre. Je voyais la camionnette bleue au loin sur le boulevard, elle zigzaguait entre les voitures. J'accélérai en tentant de rester à une bonne distance des bandits, pour qu'ils ne se doutent pas que je fusse à leurs trousses, sans pourtant les perdre de vue. Après cinq minutes, la camionnette cessa son slalom et se mit à rouler à une vitesse légale pour passer inaperçue. C'était le moment où jamais ; je donnai un brusque coup de volant et la Oldsmobile se retrouva dans l'autre voie. Je dus éviter avec peine les voitures qui venaient en sens inverse mais cela me permit de rattraper la camionnette des malfaiteurs. Lorsque je fus juste derrière, je réintérai la bonne voie et empoignai le revolver que je venais de soutirer à leur complice ; il s'agissait d'un Smith & Wesson Model 36, une merveille qui moulait parfaitement le creux de ma paume. Les voyous roulaient comme lors d'une promenade en amoureux et je sortis le bras gauche par la fenêtre pour leur tirer dessus. Les premiers pruneaux fracassèrent la lunette arrière et allèrent se loger directement dans le cercelet du conducteur. Les deux autres salauds furent assez surpris et j'imagine qu'ils se pissèrent dessus, pour ne pas dire chier. Le conducteur s'affala sur le volant et la camionnette dévia vers la droite, jusqu'à venir cogner la petite voiture qui roulait paisiblement à côté. Les flancs des véhicules se raclèrent l'un l'autre et des particules de peinture bleue tourbillonnèrent dans le vent. C'était très joli mais je n'avais pas le temps de me pencher là-dessus ; un des méchants avait repris contrôle du véhicule et accélérail, et l'autre, qui était à moitié sorti par sa portière ouverte, s'apprêtait à me tirer dans les yeux avec sa mitraillette. Je ne trouvais pas que c'était une bonne idée car ça aurait tout sali la voiture ; aussi me penchai-je donc alors que ses balles déchiquetaient le pare-brise et, après avoir pris le temps

de bien viser, je fis éclater le pneu arrière gauche de la camionnette. Celle-ci dérapa et alla enculer la décapotable qui filait devant ; le tas de ferraille bleue bondit par-dessus, en faisant quelques remarquables tonneaux dans l'air, et l'idiot à la mitrailleuse tomba par sa portière restée ouverte. À cet endroit, le boulevard aboutissait sur l'entrée du zoo municipal ; la camionnette survola en planant l'enceinte de fer forgé et alla se jucher dans un gros baobab, au milieu de l'enclos des girafes. Par contre, je n'eus pas le temps de voir ce qu'il était advenu du conducteur, car une des roues de la Oldsmobile piétina le crétin qui gisait au milieu de la route et je perdis le contrôle. Velda cria encore plus fort que lorsqu'elle avait reçu le cylindre, et nous allâmes démolir la grille du zoo comme si c'était du papier mâché. Nos deux corps étaient ballotés dans tous les sens et des morceaux de vitre me rentraient dans la bouche et dans les fesses en même temps. Puis la voiture acheva ses vrilles et alla s'embourber dans le marais des crocodiles.

Il s'agissait ici de crocodiles du Nil et il n'y a pas de blague à faire avec ça. Je réussis à ramper hors de la carcasse de la Oldsmobile et allai aider Velda à s'en dégager. Elle n'était pas blessée, hormis quelques gouttes de sang qui dégouttaient de son nez jusqu'au creux de son décolleté, que je léchai illico. Moi j'avais plusieurs égratignures au visage mais rien de sérieux ; la sueur et le sang perlaient sur mon torse poilu à travers ma chemise à demi déchirée. Nous nous apprêtions à quitter cet endroit nauséabond pour aller à la recherche de la dernière canaille lorsqu'un crocodile de douze pieds de long vint nous voir de trop près pour rester en bonne santé. Je postillonnai à Velda de s'éloigner de plusieurs mètres, fis quelques feintes avec mes pieds et sautai sur le dos de la cochonnerie. Sa gueule claqua dans le vide et je pus pivoter sur ses écailles glissantes pour le saisir par la tête ; il gigotait de droite à gauche pour que je

tombe mais je ne suis pas une lopette. Je lui assénai quelques coups de genou entre les deux yeux et le sentis s'amollir ; j'en profitai alors pour enrouler mes bras musclés autour de sa mâchoire et, d'un bon coup de reins, je lui rompis la colonne vertébrale. C'en était fini et je bondis hors de la vase, laissant la bête couler au fond comme une merde. Velda était émoustillée, elle voulait me rincer entièrement avec sa langue, mais je n'avais pas de temps à perdre. Je lui ordonnai de me suivre du mieux qu'elle pouvait et je partis à la course vers l'enclos des girafes.

Le dernier enfoiré se remettait à peine sur pied lorsque j'arrivai au gros baobab ; quand il me vit, il tira deux coups de revolver dans ma direction, me manqua complètement, et décala comme un lapin, la mallette à la main. Je le talonnai en ralentissant mes jambes pour que Velda arrive à me suivre. En sortant du zoo, il fonça dans la gare adjacente en bousculant les voyageurs, puis s'agrippa au dernier wagon du train qui décollait. Après s'être hissé sur la plateforme arrière, il me regarda en s'éloignant, me cria quelques insultes qui se perdirent dans le brouhaha de la gare et tira un autre coup de revolver dans ma direction. Il me manqua encore, mais Velda reçut le projectile directement dans l'estomac et se plia en deux comme une quenouille qui se casse. Sur le coup, elle manqua de souffle et aucun son ne put sortir de sa bouche ouverte en cœur, puis elle se mit à sangloter en s'affalant par terre. Je jurai comme un cochon entre mes dents et implorai Velda de rester sur place quelques instants, j'allais revenir et tout irait bien. Je lui embrassai le front et déguerpis vers le train qui s'éloignait déjà ; j'avais jadis été champion de course, juste avant d'être champion de boxe, et n'eus donc aucun mal à rattraper le convoi. La crapule était grimpée sur le toit et j'en fis de même, en serrant aussi fort les dents que la crosse du revolver dans ma main.

Je le poursuivis le plus vite possible en lui tirant dessus. Il était à plusieurs mètres et le vent rendait le travail difficile ; mon bras n'arrivait pas à se stabiliser pour que je puisse viser sa nuque. Après qu'il eut senti quelques balles lui siffler près des oreilles, il se mit à vouloir me canarder par derrière, mais il ne tirait pas mieux qu'un enfant de trois ans. La distance qui nous séparait s'était considérablement réduite lorsque je sautai par-dessus l'espace entre deux wagons et le vis trébucher sur un gros boulon, puis s'écrouler sur le ventre. Je franchis les derniers pas qui me séparaient de lui et le saisis par les cheveux avant qu'il n'ait eu le temps d'utiliser son revolver. Je le désencombrai de son arme d'un coup de pied et l'attrapai par le col pour le mettre face à moi. Il avait le visage d'un jeune premier de classe qui aurait mal tourné ; je ne sais pas ce qu'il pensa du mien. De toute façon je ne lui laissai pas le temps de se faire une idée, car j'étais déjà en train de lui écrabouiller la figure avec mes poings. Il tomba sur le dos, je me jetai sur lui et je le corrigeai avec tout ce qui me venait sous la main, c'est-à-dire mes poings, mes coudes, mes genoux, mes semelles, ses propres poings, la crosse du Smith & Wesson, la mallette de billets, le gros boulon métallique ainsi que mon amour pour Velda qu'il avait peut-être tuée.

Quand il ne resta qu'une bouillie sanguinolente palpitant sur le toit du train, je m'emparai de la mallette, sautai en bas, roulai dans les ronces et courus de toutes mes forces en sens inverse, vers la gare. Lorsque j'arrivai, à bout de souffle, il y avait un attroupement autour de Velda ; je bousculai tout le monde et distribuai quelques coups de poing sur quelques gueules jusqu'au centre de la foule. Velda agonisait par terre et tenait son ventre à deux mains. Je m'agenouillai et la pris dans mes bras ; elle pleurait comme un enfant, mais en beaucoup plus sexy. Elle me dit : « Mon

amoureuse, je t'aime, j'ai passé les plus beaux moments de ma vie avec toi ; mon seul regret est de ne pas en avoir vécu davantage. » Je lui dis de rester avec moi et surtout de ne pas s'endormir. Elle sourit un peu et ajouta qu'elle avait froid et sur ces mots, elle s'éteignit en laissant pendre sa langue. La pluie ruisselait sur ses courbes jusque dans la flaque de sang par terre et ça faisait une belle cochonnerie. Je levai les yeux au ciel et maudis Jézusscraïste, alors que la tête de Velda dodelinait sur mon bras. Aucune larme ne me coula sur les joues car elles étaient toutes emprisonnées dans mon cœur gonflé. Je me levai, quittai la scène en bousculant quelques vieillards et pris un taxi jusqu'au bar. J'entrai après avoir payé le chauffeur ; j'étais très triste mais en même temps j'avais confiance en l'avenir car, grâce à Velda, j'avais réalisé qu'après tout, il m'était encore possible de tomber en amour. Je me dirigeai vers le vestiaire ; les pompiers s'affairaient encore à éteindre les quelques flammes. J'aperçus le tenancier du bar et lui restituai la mallette sans dire un mot ; il voulut me serrer la main mais je l'ignorai. Après, j'expliquai le malentendu au préposé, qui me donna mon manteau, que j'enfilai, avant de sortir sous la pluie qui tombait comme ça ne se pouvait pas. Ça faisait comme des rideaux d'eau.

La vie c'est comme une boîte de peau morte: c'est dégueulasse.